

son visage, ont fait place, maintenant, à de très petites boucles bien alignées et crépées, telles qu'on en voit sur les perruques à l'ancienne mode. Un bonnet tout uni, — le vrai bonnet des matrones, — enveloppe bien sa tête.

Si jamais on peut croire à quelque dégel intérieur se manifestant sous cette enveloppe de gêne glacée, c'est quand on la voit, comme cela m'est arrivé une ou deux fois, comprimer les élans de la jalousie quelque peu tigresse dont elle semble animée contre toute femme du château (soubrettes y comprises) à laquelle le comte vient à parler, ou sur laquelle s'arrêtent ses regards avec quelque intérêt, quelque attention spéciale. À cette exception près, elle est toujours, le matin, à midi et au soir, dedans ou dehors, qu'il fasse beau qu'il fasse mauvais, aussi froide qu'une statue, aussi impénétrable que le marbre dans lequel cette statue est taillée. Ce changement extraordinaire qui s'est ainsi accompli en elle, est certainement une amélioration en ce qui touche aux rapports ordinaires de société, puisqu'il a fait d'elle une femme polie, point bavarde, point gênante et qu'on ne trouve jamais en travers de sa route.

Quant à ce qui est de savoir si dans son for intérieur, elle est amendée ou devenue pire, ceci est une autre question. J'ai surpris une ou deux fois, sur ses lèvres pincées, de soudains changements d'expression, et, dans sa voix calme, des inflexions d'accent également soudaines, lesquelles m'ont amené à soupçonner que dans son état actuel de concentration, elle tient pour ainsi dire en vase clos les éléments pournicieux de son organisation morale, éléments qui se dégagent sans nuire, et comme au grand air, dans la liberté de son existence antérieure. Il est fort possible, d'ailleurs, que cette idée à moi n'ait pas le sens commun. Mon impression, néanmoins, c'est que je suis dans le vrai. Au surplus, qui vivra verra !

Et le magicien dont la baguette a opéré cette miraculeuse métamorphose, — ce mari étranger par lequel a été domptée une Anglaise têtue, à ce point que ses parents ont peine à la reconnaître, — le comte lui-même, quel est-il ? que dire de ce personnage ?

Ceci, en deux mots : il a l'air d'un homme capable de dompter quoi que ce soit. Si, au lieu d'une femme, il avait épousé une tigresse, la tigresse fût devenue aimable. S'il m'avait épousée, "moi", je lui aurais fabriqué des cigarettes, ainsi que le fait sa femme, et je me serais tue sous son regard, comme elle se tait quand il lui jette un certain coup d'œil.

J'ai presque peur d'avouer ceci, même dans le secret de ces pages. Cet homme m'a intéressée, fascinée, forcée à prendre du goût pour lui. Dans le court espace de deux journées, il a trouvé moyen de m'imposer un jugement, qui lui est favorable, et comment il a réalisé ce miracle, il me serait bien impossible de l'expliquer.

Maintenant que je pense à lui, j'éprouve une sorte de tressaillement en découvrant combien son image m'est présente !... À quel point, dans mes souvenirs, elle m'apparaît plus nette que celle de sir Percival, ou de M. Fairlie, ou de Walter Hartright, ou de n'importe quel autre personnage absent dont je puisse me rappeler, à la seule exception de Laura elle-même ! Sa voix, je l'entends, comme s'il m'adressait présentement la parole. Sa conversation d'hier elle est dans ma tête comme si je l'écoutais à l'instant même.

Maintenant, quel portrait vais-je tracer de lui ? Dans son intérieur, ses habitudes, ses passe-temps, il y a des singularités que je blâmerais le plus vivement du monde, ou que je vouerais au ridicule le plus impitoyable, les trouvant chez un autre homme. Qu'est-ce donc qui m'ôte la faculté de les blâmer ou de les railler en "lui" ?

Par exemple, il est énormément gras. Jusqu'à présent, l'humanité corpulente m'avait toujours particulièrement déplu. J'ai lutté avec acharnement contre cette notion populaire qui tend à regarder, comme d'inséparables alliées, l'extrême grosseur de la taille et l'extrême bienveillance du caractère : — Autant vaudrait prétendre, disais-je, ou que les gens aimables engraisissent seuls, ou que l'addition fortuite de telle ou telle quantité de chair exerce une influence directement favorable sur les dispositions morales de la personne à qui elles viennent s'annexer...

Je refusais invariablement ces deux assertions, également absurdes, en citant l'exemple de gens fort gras, qui ont été aussi vils, aussi vicieux, aussi cruels que les plus maigres et les plus méchants de leurs contemporains. Je demandais si Henri VIII était d'un naturel charmant ? si M. l'assassin Manning, et la digne épouse qui fut sa complice n'étaient pas tous les deux doués d'un embonpoint remarquable ? Si les nourrices de louage, — classe de femmes placées, par leur cruauté proverbiale, au niveau de tout ce qu'il y a de plus cruel en Angleterre, — ne sont pas également, pour la plupart, les femmes les plus grasses de tout le pays ?

Ainsi allais-je, multipliant par douzaines les exemples que je tirais tantôt de l'antiquité, tantôt des temps modernes, de mon pays et de l'étranger, d'en haut et d'en bas, indifféremment. Avec des opinions si fortement établies, si bien défendues, et auxquelles je n'ai pas renoncé encore aujourd'hui, voici cependant le comte Fosco, gras comme Henri VIII en personne, et qui, en vingt-quatre heures, sans être le moins du monde empêché ou gêné par sa haïssable corpulence, se trouve installé dans mes bonnes grâces... En vérité, voilà qui est merveilleux ?

Est-ce son visage qui lui a servi de passe-port ?

Peut être, en effet, est-ce son visage. Sur une large échelle, le reproduit, d'une manière frappante, le galbe impérial de Napoléon. Les traits ont la magnifique régularité qui distinguait ceux du merveilleux aventurier : leur expression est celle de ce calme dominateur, de cette puissance immuable qui se lisait sur la face du grand soldat. Cette ressemblance frappante m'a certainement impressionnée au début ; mais indépendamment d'elle, il y a quelque chose encore chez lui, qui m'a plus profondément affectée.

Cette influence dont j'essaie de trouver l'origine, ce sont ces yeux, je pense, qui la lui donnent. Je n'ai jamais vu d'yeux gris aussi profonds, aussi insondables, et ils ont parfois des irradiations froides, éclatantes, magnifiques, irrésistibles, qui me forcent à le regarder, tout en causant, et lorsque je le regarde, m'imposent des sensations auxquelles je voudrais échapper. D'autres portions de sa figure et de sa tête ont aussi leurs singularités. Son teint, par exemple, est d'une sorte de blond malade, s'accordant si mal avec le brun foncé de sa chevelure que je soupçonne cette chevelure d'être une perruque ; et son visage, où le rasoir ne laisse pas pousser un poil de barbe, est plus lisse que le mien, plus exempt de toutes marques ou de toutes rides, bien qu'au dire de sir Percival, il approche de la soixantaine.

Mais, pour moi, ce ne sont point ces particularités de son extérieur qui le distinguent de tous les hommes que j'ai pu voir. Ce qui le met à part de l'humanité vulgaire, dépend absolument, pour autant que j'en puisse juger à l'heure présente, de l'expression extraordinaire et de l'extraordinaire puissance de son regard.

Ses manières et sa parfaite connaissance de notre langue peuvent aussi l'avoir aidé quelque peu à se mettre bien avec moi. Il a cette déférence calme, cet air d'intérêt attentif et satisfait, quand il